

DÍAPASON

N° 747 SEPTEMBRE 2025

NOÉMI BOUTIN

VIOLONCELLE

Ψ Ψ Ψ Ψ Ψ « Ricoche ». Œuvres
d'Aurier, Mochizuki, Omelchuk,
Pattar, Saariaho et Vrod.

L'Empreinte digitale.

Ø 2024. TT : 1 h.

TECHNIQUE : 4/5



J'entends qu't'entends (2024) de Jean-François Vrod n'est assurément pas la pièce la plus

dense de ce beau programme pour violoncelle solo, mais ses cinq chapitres proposés en alternance avec le reste du menu ont le double avantage d'installer le tempo de l'album, et de mettre en exergue les talents de diseuse de Noémi Boutin.

Avec *Quietly* (2015), Frédéric Aurier, que l'on connaît comme violoniste au sein du Quatuor Béla, ménage un havre de paix. Souffles et frêles volutes d'harmoniques s'étoffent pour dessiner, via un bref bourdon médiéval, une passacaille en doubles cordes à la consistance britténienne. Parlée et chantée, la voix occupe dans *Drink me* (2013) de Frédéric Pattar un registre sombre qui sied d'autant mieux à Boutin qu'il s'accorde parfaitement avec la scordatura de la corde grave et contribue à la dramatisation du texte poétique de Lisa Samuels. Tantôt pacifiques tantôt menaçants, les vents que capte Misato Mochizuki dans *Reading winds – Intermezzi VI* (2019) portent l'interprète vers des terrains

diversifiés où domine la plénitude lyrique, même sous l'écume passagère de la diffraction du timbre.

À l'électronique mobilisée par Oxana Omelchuk dans *Les Filles de Lorient*, qui encapsule dans une euphonie consonante un zeste de nostalgie – et la voix de Marc Robine interprétant cette même chanson –, répond celle que n'a pas utilisée Kaija Saariaho dans *Sept papillons* mais qui y bruisse en creux. A chaque lépidoptère son battement d'ailes et ses modes de jeu, mais bien qu'attachée à en restituer la subtilité, Boutin ne perd jamais le fil.

Pierre Rigaudière